

avoir pu pratiquer sur nos pirogues un petit tendelet qui nous fit un peu d'ombrage; d'ailleurs, la hauteur des arbres et l'épaisseur des bois qui sont dans toute la route aux deux bords du fleuve ne laissent pas goûter le moindre souffle de vent, quoique le fleuve ait une demi-lieue de traverse; l'air ne se fait sentir qu'au milieu du fleuve, lorsqu'il faut le traverser pour prendre le plus court. Nous pompions sans cesse l'eau du *Mississipi* avec des cannes pour nous désaltérer; quoique fort boueuse, elle ne fait aucun mal. Un autre rafraîchissement que nous avions, c'étaient les raisins qui pendent des arbres presque par-tout, et que nous arrachions en passant, ou que nous allions cueillir lorsque nous mettions pied à terre. Il y a dans ce pays, du-moins aux Akensas, deux sortes de raisins, dont l'un mûrit en été, et l'autre en automne. C'est la même espèce; les grains en sont fort petits, et rendent un jus fort épais. Il y en a encore d'une autre espèce, la grappe n'est que de trois grains qui sont gros comme des prunes de damas: nos Sauvages l'appellent *asi, contai: raisin, prune*.

Nos provisions de vivres consistaient en biscuit, lard salé et bien rance, riz, maïs, pois, et le biscuit nous manqua un peu au-dessus des Natchez. Nous n'avions déjà plus de lard à dix ou douze lieues de la Nouvelle Orléans; nous vécûmes de pois, ensuite de riz qui ne nous a manqué qu'à notre arrivée ici; l'assaisonnement consistait en sel, huile d'ours, et dans un riche appétit: la nourriture la plus ordinaire de ce pays, presque l'unique pour bien des gens, et sur-tout pour les voyageurs, c'est le *gru*: on pile le maïs pour lui ôter sa première pellicule, on le fait